

CHAPITRE III

LA FRATERNITE ET ACTIONS ISOLEES AVANT L'ORGANISATION

Selon toute apparence, l'Espoir présente une communauté révolutionnaire non problématique, celle d'un groupe antifasciste audacieux, dans sa lutte contre Franco. Il est vrai que le roman ne laisse pas de doute sur le fait que les fascistes représentent l'oppression et l'humiliation, et que le groupe héroïque du côté républicain tend à faire triompher dans la lutte fraternelle collective la dignité, la justice sociale, la fraternité. Il peut paraître évident que les forces républicaines aient massivement raison de lutter contre leurs servitudes communes. Et, pourtant, la révolution se heurte non seulement à son ennemi fasciste, "fantôme qui ne prend corps qu'en groupe," mais aussi, plus profondément, à une perturbation certaine à l'intérieur du groupe héroïque : l'individualisme, l'incompatibilité. La vraie difficulté est à l'intérieur du camp antifasciste, et c'est celle là qui est vraiment problématique. Le fait que le conflit interne occupe une place importante dans le roman, en particulier dans la première partie du livre "l'illusion lyrique" n'ébranle pas la thèse de Malraux jusqu'à empêcher que quelque chose de très important surgisse :

¹Jean Marie Domenach, Le Retour du Tragique (Paris : Editions du seuil, 1967), p.175

"l'enlacement de la fraternité à un espoir suprême."²
 Or, les désordres républicains suggèrent que les forces antifascistes sont divisées, et une des raisons de leur pagaille est que chaque groupe agit, dans une fraternité morcelée, d'une façon particulière. L'auteur de L'Espoir, ne cesse pas de nous dire qu'il faut sortir de soi par un effort inlassable d'action acharnée pour trouver les autres, que les différences internes sont subordonnées à l'aptitude de vaincre les fascistes.

3.1 DE LA SOLITUDE A LA FRATERNITE DANS UNE COMMUNION COMBATIVE

Chez Malraux, l'expérience originelle des personnages n'est pas la communion avec autrui, mais celle de la séparation qui est, croyons-nous, d'origine existentialiste. Le héros combatif ressent de temps en temps l'absurdité de la condition humaine: l'homme est conscient de la vie éphémère de son existence. "Pour un homme qui pense, affirme Garcia, la révolution est tragique. Mais pour un tel homme, la vie aussi est tragique."³ Le sentiment intérieur de l'individu

² Henri Clouard, Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours (de 1915 à 1960) (Editions Albin Michel, 1962), p.294.

³ Malraux, L'Espoir, p. 390.

demeure inséparable de la solitude, surtout lors de l'affrontement de l'individu avec le destin, qui est pour Malraux "la conscience qu'à l'homme de ce qui est étranger et de ce qui l'entraîne."⁴ Les quelques scènes de L'Espoir racontent l'homme confronté à la nature tragique et l'expérience de la solitude de l'individu, que peut révéler l'atmosphère tragique de la condition humaine.

La confrontation de l'individu avec l'indifférence du cosmos: le ciel, les étoiles, rappellent l'homme à la solitude, particulièrement quand l'homme participe à la lutte devant un cosmos qui l'écrase. Or, les images constantes du ciel, des étoiles, suggèrent l'aspect permanent et indifférent du monde, qui s'opposent alors à la fragilité de la vie humaine. "Le soir tombant donnait une vanité infinie à l'éternel effort des hommes qu'enveloppaient peu à peu l'ombre et l'indifférence de la terre."⁵ Ce que toute cette phrase suggère, c'est que la sérénité de la terre d'Espagne et l'immensité du cosmos donnent l'impression que tout acharnement de l'homme est insignifiant devant l'indifférence absolue du monde extérieur. L'opposition entre l'éternité indifférente du monde et la tragique

⁴ Carduner, La Création Ramanesque chez Malraux, p. 108.

⁵ Malraux, L'Espoir, p. 172.

angoisse de l'homme culmine naturellement dans les scènes d'aviation où les combattants, séparés de la terre, se trouvent en présence du cosmos qui les entoure. L'avion de Marcelino et de Jaime, en vol lors d'un bombardement contre les fascistes à l'Alcazar, tourne "comme une minuscule planète, perdue dans l'indifférente gravitation des mondes".⁶ Et même Attignies et Leclerc, qui arrivent à bombarder l'usine à gaz fasciste de Tavalera, deviennent conscients, lors de leur retour dans l'indifférence des étoiles, des forces obscures et menaçantes du monde. "L'euphorie qui suit tout combat se perdait dans une sérénité géologique, dans l'accord de la lune et de ce métal pale qui luisait comme les pierres brillent pour les millénaires sur les astres morts."⁷

Le lecteur saisit, par conséquent, l'importance de la présence constante du cosmos, qui paraît comme la réalité tragique qu'affrontent les héros. L'indifférence du cosmos permet au lecteur de se rendre bien compte non seulement de la fragilité de la condition de l'homme, souvent menacé par "une angoisse sans visage,"⁸ mais aussi de ce que ressent le héros combattif. L'utilisation du cosmos comme décor de couleur morne laisse prévoir la

⁶ Ibid, p. 146.

⁷ Ibid, p. 218.

⁸ Picon, Malraux par lui-même, p. 69.

solitude certaine et la tension nerveuse ressentie par le personnage. Le lecteur se trouve en position de comprendre l'angoisse du journaliste américain Shade car l'atmosphère sombre correspond justement à l'état psychologique de celui-ci. "Shade monta au dernier étage, le meilleur observateur de Madrid (. . .) Le soir sans soleil couchant et sans autre vie que celle du feu, comme si Madrid eut été portée par une planète morte."⁹

Or, la nature tragique créée entre les personnages une sorte de tristesse qui provoque, à divers degrés, une solitude certaine. Mais parallèlement à toutes les images traduisant l'indifférence cosmique, demeure la dignité dans le combat constant de l'homme contre le monde. Cette notion revient dans tout le roman : l'effort perpétuel de l'homme à lutter malgré les forces obscures qui l'écrasent, et qui peut, par la volonté, transformer l'absurdité en un acte signifiant est la forme initiale qui hante Malraux. Le héros de L'Espoir regarde en face son destin et éprouve un apaisement certain par la présence de ses camarades en lutte. Attignies, aviateur de l'escadrille internationale chargé de bombarder avec Leclerc l'usine à gaz fasciste, se rendant compte que le moteur de son avion devient de moins en moins sûr, se sent "lié par l'angoisse à cette seule trace de l'homme dans l'obscurité ennemie, dans la menaçante solitude."¹⁰

⁹ Malraux, L'Espoir., p. 379.

¹⁰ Ibid, p. 215.

La réalité qu'affronte Attignies n'est rien d'autre que la puissance du monde, suggérant que l'homme n'est qu'"un accident dans l'univers"¹¹ mais quiconque est confronté à telle réalité tragique ne peut que s'efforcer de vaincre la solitude intégrale ou se laisser vaincre par elle. Il s'agit de la tentative de lutte contre toutes forces destructrices, aussi et surtout contre les demons qui existent dans chaque homme, c'est - à - dire, contre le sentiment tragique de l'individu. L'auteur de l'Espoir essaye de nuancer l'expérience de la solitude des trois personnages: l'individualisme d'Alvéar, la fragilité de l'action purement individuelle d'Hernandez, la capacité de s'élever d'une conscience tragique à une communion avec autrui pour Moreno, tout en suggérant que les véritables héros sont ceux qui savent se lier à une communauté concrète, et prolonger l'espoir vers l'avenir.

Au début, le personnage du vieil Alvéar, professeur d'histoire d'art, est exceptionnel dans l'Espoir en ce sens qu'il est en dehors de toute activité politique. Assez lucide pour comprendre la révolution, Alvéar est trop hanté par la douleur de voir son fils, Jaime,

¹¹ Carduner, La Création Romanesque chez Malraux, p. 204.

vingt-six ans, devenu aveugle lors d'une attaque contre les troupes franquistes à Tolède. Il risque sa vie à Madrid où les fascistes risquent d'entrer très bientôt. Malraux nous fait comprendre que la douleur de ce vieil Alvéar devient si forte qu'il perd une part de sa lucidité : "Que la terre soit fasciste et qu'il ne soit pas aveugle,"¹² dit-il à Scali en se souvenant de son fils blessé. Il se trompe même dans sa douleur : il ne croit pas les médecins qui affirment que son fils, ayant perdu la vue à cause d'une balle explosive, va guérir. Sa tristesse est très visible puisqu'on l'entend se murmurer à lui - même, "Que te sert (. . .) d'avoir vécu si vieux."¹³

Alvéar est trop individualiste pour participer à la communion fraternelle parce qu'il croit que l'individu est plus important que la collectivité et qu' "un homme (est) responsable devant lui - même."¹⁴ L'image d'Alvéar reflète l'aliénation de l'homme seul et étranger dans une société hostile; sa personnalité est fondée sur l'idée que l'homme ne peut se définir que par la distance qui le sépare de l'esprit collectif dans la communion qui l'entoure. Sa personnalité individuelle suggère la séparation, presque le reniement

¹² Malraux, L'Espoir., p.319.

¹³ Ibid., p.320.

¹⁴ Ibid., p.317.

de la vie collective. Alvéar, amateur d'art, ne désire qu'attendre passivement la mort, au milieu de ses livres et ses tableaux, seul dans son appartement "en buvant tranquillement et en lisant les vers admirables".¹⁵

De ce point de vue artistique, cet individualisme pourrait être fécond, semble-t-il: l'homme est complètement "lui-même", mais cela est sans issue car Alvéar, aliéné et solitaire, n'est pas inspiré par le desir de la communion vivante mais par une angoisse infranchissable.

Or, la scène unique du livre qui est consacré au vieil Alvéar, celle justement importante où Scali vient de rendre visite pendant le bombardement de Madrid, a lieu à un moment particulièrement crucial de la guerre. Cette scène apparaît lorsque la guerre fait rage: Madrid est violemment bombardé et c'est peut-être la dernière nuit, croient Alvear et Scali, avant que Madrid ne soit occupé le lendemain par les fascistes. Malraux suggère que la passivité d'Alvear ne peut pas l'arracher de la solitude angoissée mais l'activité politique permet à Scali d'atteindre une certaine expérience: "Les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme des hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels ils

¹⁵ Ibid., p. 316.

n'accèderaient pas seuls (. . .), l'essentiel, poursuit - il, est, à mes yeux, en de tels domaines."¹⁶ Ces domaines privilégiés de la communion fraternelle que permet l'action collective n'intéressent pas le vieil Alvéar car, pour lui, "l'homme n'engage dans une action qu'une part limitée de lui-même"¹⁷ et cette part engagée n'est pas la part importante. Si cette discussion oppose Alvéar à Scali, c'est qu'Alvéar ne cherche pas à sortir de lui-même pour trouver autrui et qu'il subit son destin, qui est l'impuissance de l'individu et la fascination de la solitude complète.

Par ailleurs, il semble que l'échec du "moraliste" Hernandez, commandant des forces républicaines pendant le siège de Tolède, n'est pas du à la solitude du coeur, mais à la fragilité d'une action purement individuelle. Hernandez, très humain, s'efforce de faire prévaloir les valeurs morales en se conduisant avec générosité même envers les fascistes qui gardent comme otages des enfants et des femmes républicains. Ferment convaincu que la noblesse dans l'action le rend supérieur aux ennemis, Hernandez, "pour qui la révolution est un mode de réalisation de ses désirs

¹⁶ Ibid., p. 318 - 9.

¹⁷ Ibid., p. 318.

éthiques,"¹⁸ accepte "par générosité" de faire passer un message du général franquiste assiégé, Moscardo, à sa femme, malade dans un hôpital de Madrid Hernandez voit la révolution en fonction de la morale espérant qu'elle résoudra tous les problèmes individuels, mais, subtilement, Malraux nous fait sentir que son action purement individuelle ne le mène qu'à l'échec.

L'auteur de l'Espoir considère l'individualisme comme l'obstacle de la fraternité virile car cet individualisme n'est autre que "le fanatisme de la différence, auquel il oppose le désir d'identification, le désir de communion profonde avec autrui."¹⁹ Dans une action politique, dans un commandement militaire où chaque minute est inséparable de la politique, on doit faire l'action en tenant compte tout d'abord de la possibilité de vaincre les franquistes. Le fait qu'Hernandez ait accepté "par générosité" de transmettre la lettre du général franquiste sans l'ouvrir, provoque en effet une certaine désapprobation chez ses compagnons en lutte et en particulier chez les communistes qui soutiennent la primauté de l'organisation et de la discipline. La véritable générosité, c'est que la guerre soit gagnée par les forces antifascistes et que changent les conditions de vie des pauvres misérables espagnols. Heroïquement, Hernandez, condamné, combat

¹⁸ Ibid., p. 207.

¹⁹ Carduner, La Création Romanesque chez Malraux,



jusqu'au bout dans une résistance tenace contre les fascistes de Tolède, pour pouvoir oublier sa solitude et son malheur. Agissant en terme d'oubli, "il ne pensait à rien", écrit Malraux d'Hernandez et "était heureux avec plénitude."²⁰ Mais il est capturé par les fascistes et se laisse fusiller après la déroute de Tolède, que à eu lieu sous son commandement: les hommes avec qui Hernandez veut vivre ne sont bons qu'à mourir, comme lui, et avec les autres, ceux justement obsédés par la contrainte de l'action organisée. Il n'a plus envie de vivre et n'essaie pas de s'enfuir quoique l'action le lui permette; en effet désirant payer de sa vie d'avoir commis une erreur dont la conséquence a été la pagaille et la défaite des républicains à Tolède. Hernandez lui-même reconnaît, avant d'être exécuté, en face du peleton d'exécution ou ses camarades en rang, trois par trois, tombent sous les cimetières, que "la générosité, c'est d'être vainqueur"²¹

L'autre personnage le plus désespéré du livre, le lieutenant Moreno, emprisonné par les fascistes le jour même du soulèvement de droite, condamné à mort et s'échappé par hasard lors d'un transfert d'une prison à l'autre, ne peut que sombrer dans le désespoir. La détresse de l'attente impuissante de la mort, dans la

²⁰ Malraux, L'Espoir, p. 245.

²¹ Ibid., p. 256.

cellule de la prison, demeure, pour Moreno comme pour Hernandez, un affrontement de la vérité tragique : l'angoisse, la solitude, la souffrance. "En prison, je n'imaginai pas qu'il y avait tant de fraternité,"²² a déjà dit une fois l'anarchiste Puig lors de sa conversation avec le colonel Ximénès à Barcelone. Lieu mentalement insupportable où les prisonniers vivent à pile ou face dans l'attente de leur exécution, la prison offre à Moreno une expérience écoeurante jusqu'à ce qu'il ne croit plus à rien. "La chose capitale de la mort, c'est qu'elle rend irréversible ce qui l'a précédée, irréversible à jamais,"²³ dit Moreno à Hernandez de ce que cette expérience de la prison a fait de lui. C'est devant la mort que Moreno, incarcéré, découvre la vie et le non-sens, "la mort donne à la vie, écrivait déjà Malraux, une couleur particulière-ce qui suffit, elle ne tend pas à la lamentation, mais à l'absurde."²⁴ S'agit-il pour Moreno de vivre dans le nihilisme désespéré, dans la fascination de la mort qu'envahit son âme, conduisant au dégoût et à l'inaction?

²² Ibid., p. 37.

²³ Ibid., p. 249.

²⁴ Picon, Malraux par lui-même, p. 71.

Malraux permet au capitaine Hernandez de prêcher à Moreno l'espoir qu'il a lui-même perdu, au cours de leur discussion à la Permanence des Milices à Tolède, avant la capture d'Hernandez par les fascistes: "Tous les grains pourrissent d'abord, mais il y a ceux qui germent. Un monde sans espoir est irrespirable",²⁵ affirmation qui est justement celle de Malraux lui-même. Et, de toute façon, il faut sortir de l'absurde, de la conscience atroce et le plus tôt sera le plus désirable, Moreno peut sortir de la solitude, après avoir failli partir pour la France. Décidé d'être en lutte avec ses camarades de route, sur le front du Tage à Madrid, Moreno découvre le renversement de l'absurde et de la solitude, apparaissant comme une victoire sur sa conscience désespérée:

J'ai failli filer en France; puis, j'ai hésité, puis, j'ai été repris par les camaraderies, par la vie, dit Moreno à son compagnon chevelu (. . .) Ici, en premières lignes, il se passe tout autre chose. Après les dix premiers jours, tu es un somnambule. Tu en vois trop tomber; l'artillerie, les tanks, les avions sont des choses trop mécaniques, tout tourne au destin (. . .) Il tombe des centaines d'obus, il avance des centaines d'hommes. Tu es seulement un suicide, et, en

²⁵ Malraux., L'Espoir, p.227.

même temps, tu possèdes ce qu'il y a de meilleur en tous. Tu possèdes leur. . . ce qu'ils ont de meilleur, enfin, comme la joie de la foule au carnaval (. . .). J'ai un copain qui appelle ça le moment où les morts se mettent à chanter. Depuis un mois, je sais que les morts peuvent chanter (. . .) Il y a une fraternité qui ne se trouve que de l'autre côté de la mort²⁶

Lié avec tous ceux aux côtés desquels il combat, Moreno ne vit plus le drame de l'individu, ne souffre pas, au cours de l'action, de ses expériences angoissées et de sa solitude invincible. Il découvre que la mort, lorsqu'on ne meurt pas tout seul, solitairement dans son lit, est une fraternité: elle clôt la vie mais tout culmine en elle dans la mesure où l'homme accepte cette mort là pour affirmer la dignité fraternelle en luttant pour les idées. La mort, pour Moreno, certainement pour Malraux lui-même, doit se métamorphoser en conscience car seule cette conscience parvient à encourager les combattants épuisés et à nouer des liens fraternels entre les compagnons en lutte. "Le moment où les morts peuvent chanter", c'est la minute où, unis par l'espoir et par l'action, les combattants, parmi leurs camarades agonisants, découvrent le chant.

²⁶ Ibid., pp. 362 - 3.

fraternel du sacrifice humain. S'élever au dessus de la conscience atroce de la prison - "on meurt tout seul" - à une conscience commune - "il y a le monde où les hommes meurent ensemble, en chantant, en serrant les dents ou comme ils voudront."²⁷ c'est là tout l'effort de Moreno de s'arracher pour un moment au malheur de sa condition. Cependant, cette victoire sur l'absurde et sur la solitude n'est qu'une demi-victoire, et une victoire de l'homme isolé: cette négation-l'expérience de la solitude de Moreno-le jette dans la lutte révolutionnaire comme un apaisement certes, mais l'homme ne s'engage pas tout le temps dans l'action politique. Dans cette communion des désespérés, et certains sont orientés au défi, à l'attaque en premières lignes, surgit-il pour les hommes à l'âme solitaire, une certaine façon d'être actif aussi puissante que celle de l'action combative qui s'achemine vers le chemin de la fraternité que n'offre pas toujours la vie? Malraux ne nous le dit pas dans l'Espoir.

Certes, le sort des personnages qui ont choisi le culte de l'individualisme écoeuré en ajoutant à l'expérience de la solitude ne permet pas d'atteindre un résultat constructif: la réalité

²⁷ Ibid, p. 226.

tragique qu'affronte l'individu, existant séparément des autres, reflète "la petitesse de l'homme seul devant les figures écrasantes du destin".²⁸ Mais la confrontation de l'individu avec l'absurde-" le sentiment de la différence ressentie négativement, ressentie comme angoisse et douleur"²⁹ débouche sur l'espoir: l'individu, soumis au champ d'action des forces collectives, peut être sauvé par la puissance commune qui est celle des camarades en lutte. Pour trouver cette puissance constructive dans la communauté vivante à laquelle il peut se lier, l'individu solitaire doit d'abord chercher à trouver en lui-même son énergie: "l'affirmation de son énergie pousse un homme au - delà de lui-même et crée déjà des liens plus vrais entre lui et le monde."³⁰ Le monde exclusivement viril où tous sont en lutte pour les pauvres misérables, peut fournir à l'âme engagée la fraternité humaine. Si la fraternité des compagnons révolutionnaires, celle des camarades de combat demeure puissante, c'est que la communion fraternelle est animée par un idéal commun: contre les franquistes, où chacun des hommes s'efforce d'exprimer au même moment sa part divine. Malraux se sépare alors de la plupart des romanciers contemporains en ce sens que

²⁸ Picon, Malraux par lui-même, p. 82.

²⁹ Suares, Malraux celui qui vient, p. 21.

³⁰ Domenach, Le Retour du Tragique, p. 180



les personnages se manifestent comme une puissance plutôt que comme une faiblesse. Quiconque reste toujours profondément individualiste est condamné par l'auteur lui-même à la solitude invincible, aussi et surtout à l'échec personnel. Lutter contre toute humiliation dans une communauté révolutionnaire, malgré la mort, malgré la souffrance, c'est sans doute cette "survie de l'idée renforcée par le sacrifice"³¹ qui intéresse l'auteur de l'Espoir. Tout le roman nous le montre, le sacrifice acharné des combattants liés à ceux aux côtés desquels ils combattent, non seulement par la mort affrontée ensemble, et par la passion de la victoire, mais surtout par la fraternité instinctive, née de la même révolution contre l'invasion fasciste. Le sentiment de la fraternité est plus vif dans la guerre que dans la paix : en temps de guerre, la fraternité révolutionnaire se fait familière, elle naît de l'identité des buts visés et d'une résistance commune, en temps de paix, elle est fortement menacée par le goût de la différence où chacun a tendance, semble-t-il, à agir dans son domaine particulier. Ainsi, la fraternité révolutionnaire demeure-t-elle "des moments privilégiés"³² qui parviennent alors à s'opposer au sentiment solitaire,

³¹ André Brincourt, Malraux le malentendu (Paris: Bernard Grasset, 1986), p. 67.

³² Harris, André Malraux: l'éthique comme fonction de l'esthétique, p. 25.

fondamentalement impuissant de l'individu. Il semble donc que dans une grande partie de L'Espoir, le point de vue n'est pas limité à celui de l'individu; les points du vue successif suggèrent non seulement commentaires ou divers jugements sur la guerre, mais aussi et surtout l'effort du romancier à s'élever du singulier au multiple, de l'individuel au collectif. Des la première scène du roman, le central téléphonique de la gare du Nord à Madrid appelle les gares les unes après les autres pour s'informer du soulèvement des insurgés fascistes et savoir exactement, au téléphone, quelles villes et quelles gares sont prises par les rebelles ou sont restées fidèles au gouvernement légitime. Partout "les poings levés et les" salud ": la nuit n'était que la fraternité."³³ Le point de vue qui est d'abord celui de Ramos, quarante-deux ans, secrétaire du syndicats des cheminots, devient celui du collectif qui l'entoure; cette scène significative de ce dépassement d'un seul individu au collectif suggère la force des gens, se groupant pour combattre, qui justifie le mieux l'énergie active et fraternelle des militants combattifs. Et plus loin, un dernier exemple nous montre l'effort acharné de l'individu pour conquérir sa dignité, malgré la douleur, malgré la mort; la scène où Manuel fait une visite à l'hôpital à son ami Barca, blessé, les deux jambes coupées, lors

³³ Malraux, L'Espoir, p. 18.

d'une lutte en première ligne contre les fascistes qui attaquent la Sierra, au nord de Madrid. Ce décor de l'hôpital, "royaume éternel de la blessure, établi hors du temps et du monde,"³⁴ où la voix de l'homme n'est qu'un cri de la souffrance, suggère l'aspect fragile et douloureux de la vie humaine. En plaçant la discussion Manuel-Barca dans ce décor morbide, Malraux nous montre son vrai besoin car plus forte que la souffrance est la volonté de Barca. "Ma jambe me fait plus mal que d'être vexé par un fasciste, dit Barca à Manuel. Quand même, je recommencerais."³⁵ Cette idée de recommencer, malgré la souffrance, traduit bien l'effort perpétuel de l'homme sans cesse présent contre le destin qui l'écrase. Le combat contre le fascisme, c'est l'éternel combat de l'homme contre toute humiliation et toute dégradation des conditions de vie.

3.2 L' APOCALYPSE DE LA FRATERNITE ET L'IVRESSE DE LA MORT

Faire la révolution, pour les personnages de l'Espoir, c'est leur façon d'agir ensemble, dans la fraternité, pour que les autres existent, c'est "la seule manière d'exister sans se prendre pour idole."³⁶

³⁴ Ibid., p. 39.

³⁵ Ibid., p. 97.

³⁶ Domenach. Le Retour du Tragique, p. 181.

Le culte de l'individualisme, comme nous avons déjà vu, ne semble pas dynamique comme celui de la fraternité, le sacré qui parvient à s'opposer à l'humiliation, qui va vers la vie rêvée des hommes-la dignité, la justice, la liberté, tout l'espoir de conditions propices. La fraternité révolutionnaire, en définitif, est un lien de solidarité et surtout d'amitié qui demeure fertile entre les hommes, unis par une même cause, et qui vivent dans une même communauté et dans des rapports immédiats-d'espoir, de besoin de combat, "Le plus fort des liens, c'est le combat"³⁷ et combien plus vaste et plus puissant, affirme Gaetan Picon, dans la fraternité des compagnons d'aventure, celle des camarades de combat:"³⁸ Malraux travaille à exalter l'énergie confiante des militants combattifs et à maintenir une aristocratie humaine qui reste en fait une "aristocratie aux sectes multiples".³⁹ C'est la première fois que les anarchistes, les hommes de tous les partis plus moins à gauche, des libéraux des ouvriers agricoles et des milliers d'hommes parmi les plus misérables d'Espagne courent ensemble, leurs fusils dans la main, vers les mitrailleuses ennemies. Ceux qui se croyaient autrefois adversaires, tel l'anarchiste Puig et le chrétien austère Ximénès, que tout oppose, peuvent se trouver du même côté dans" une

³⁷ Ibid., p.186.

³⁸ Picon, Malraux par lui-même, p.95.

³⁹ Domenach, Le Retour du Tragique, p.186.

étrange fraternité:"⁴⁰ ils ne se communiquent que par quelques gestes et quelques termes spécialisés. A la différence de Georges Orwell, observateur combatif anglais, qui traite, dans son livre "Hommage to Catalonia", presque exclusivement de la lutte interne entre anarchistes, trotskystes et communistes, particulièrement active à partir de 1937, Malraux essaye de modérer la lutte interne en suggérant que tout le monde soit d'accord en ce qui concerne la valeur ultime républicaine afin d'effacer la dictature fasciste. Et comme toujours dans L'Espoir, n'oublions pas que l'histoire du roman a lieu justement vers la moitié du 1936, où sa fin reste encore imprévisible, aussi et surtout où le conflit intérieur paraît moins confus qu'avant la fin de guerre. Bien sûr, les personnages se différencient les uns des autres par leurs conceptions et ce n'est pas facile pour eux de vivre ensemble. Bien sûr, ils s'intéressent aux actes plus qu'aux doctrines, et non pas à l'autorité. Cependant, les discussions divergentes à l'intérieur du groupe héroïque, concernant le problème de l'action, constituent une incompatibilité certaine qui s'achemine en effet vers l'Apocalypse de la fraternité que nous étudierons plus tard.

"Dans la communion fraternelle de la Révolution, que de dieux différents, de coeurs séparés",⁴¹ remarque

⁴⁰ Malraux, L'Espoir, p.34.

⁴¹ Picon, Malraux par lui-même, p.35.

Picon dans son livre en se souvenant de l'Espoir. Ce que toute cette phrase suggère, c'est que la révolte collective offre aux combattants de "coeurs séparés" une camaraderie de combat, et non pas une communion des âmes; elle leur permet de réduire l'oppression présente dans une communauté étrange d'êtres différenciés. Dans cette guerre sanglante, l'action commune est mêlés aux démarches divergentes comme "les ombres d'une concurrence de formes";⁴² ceux qui s'engagent désirent agir selon leur moyens particuliers, les communistes et les anarchistes surtout; les uns soutiennent l'organisation et l'efficacité; les autres, les sentiments humains spontanés. D'un côté, il y a les héros communistes tels Manuel, Ramos, Attignies, Enrique pour qui la discipline, la responsabilité deviennent nécessairement des valeurs et pour qui l'organisation et la réflexion permettent une société meilleure où les hommes s'unissent dans le sens de la fraternité. De l'autre côté, les anarchistes Puig le Négus, Gonzalez reprochent aux communistes d'être "bouffés par la discipline".⁴³ tout en désirant des sentiments spontanés, leur absolu est de se lier à eux - mêmes en s'anéantissant à la minute où ils accomplissent leurs actes. Par ailleurs, la guerre de Guernico, écrivain catholique espagnol, demeure une

⁴² Mounier, Malraux, Camus, Sartre, Bernanes : L'Espoir des Désespérés, p. 15.

⁴³ Malraux, L'Espoir., p. 201.

guerre mystique : croyant que la parole du Christ est vivante dans la communauté des pauvres et des humiliés d'Espagne, il désire la renaissance de l'Eglise et surtout la fraternité chrétienne où l'homme communie avec tous les autres dans le royaume de Dieu. La guerre d'Hernandez, républicain humaniste pour qui la discipline militaire paraît moins importante que la morale, est la guerre lyrique ou il peut se conduire avec générosité dans laquelle l'être humain, dans la communion avec ses semblables, trouvera la noblesse et l'honneur d'être homme. Certains, en outre, comme Marcelino et Sembrano, braves et scrupuleux, ne vivent que dans une réalité contradictoire : pacifisme et nécessité de défendre; ils sentent très vivement ce dilemme que pose l'entreprise révolutionnaire.

"Demeure pacifiste dans son coeur, il (Sembrano) bombardait avec plus d'efficacité qu'aucun pilote espagnol; simplement, pour calmer ses scrupules, quand il bombardait seul, il bombardait très bas."⁴⁴

L'atmosphère de l'Espagne pendant certains des premiers mois de combat, c'est-à-dire, de l'été 1936, est appelé par Malraux dans son livre "illusion lyrique" et "apocalypse de la fraternité": "L'atmosphère du début était anarchiste, fraternelle et les bras ouverts",⁴⁵

⁴⁴ Ibid., p.105.

⁴⁵ Lacouture, André Malraux : Une vie dans le siècle, p.233.

dit Malraux en 1967 à propos de la guerre espagnole. Toute cette phrase nous révèle que l'atmosphère d'enthousiasme généreux et audacieux chez les antifascistes, très rapprochés les uns des autres dans "cette kermesse de liberté",⁴⁶ est inséparable du désordre qui demeure vivant chez les milices populaires, entrant unanimement en bataille mais ne sachant pas combattre, et surtout chez les anarchistes cherchant à échapper à toute contrainte de l'action organisée.

Tout L'Espoir nous le révèle : les héros combattifs par mépris du fascisme et pour lutter pour les pauvres misérables, le peuple espagnol pour briser l'oppression sociale, sont réellement engagés dans une lutte antagoniste commune. Ainsi, le meilleur de l'homme, c'est sa spontanéité fraternelle en bataille qui entre alors en conflit avec la nécessité de l'ordre militaire et administratif. Les grandes scènes un peu folles du début de la guerre montrent l'ivresse de l'unité entre les milliers d'hommes désordonnés, marchant coude à coude vers les ennemis. Une image suggérant l'audace d'un peuple antifasciste fraternel est celle d'un madrier énorme, porté par cinquante hommes qui, malgré les balles des phalangistes, (le groupe fasciste) veulent enfoncer la haute porte de la caserne de Madrid:

⁴⁶ Malraux, L'Espoir, p.52

Au moment où tout le belier repartait, un grand syndicaliste aux sourcils épais prit sa tête à deux mains comme pour se boucher les oreilles, et s'affala sur le madrier en marche, bras pendant d'un côté, jambes de l'autre. La plupart des porteurs ne l'avaient pas vu ; et le belier continua sa course lente et lourde, l'homme toujours plié en deux sur le bois. Pour Jaime qui avait vingt-six ans. le Front populaire, c'était cette fraternité dans la vie et dans la mort. Des organisations ouvrières, dans lesquelles il mettait d'autant plus d'espoir qu'il n'en mettait aucun dans ceux qui depuis plusieurs siècles gouvernaient son pays. il connaissait surtout ces "militants de base" anonymes et mis à toutes les sauces, qui étaient le dévouement même de l'Espagne; dans ce grand soleil et sous les balles des phalangistes, poussant cette énorme poutre qui portait vers les vantaux leur compagnon mort, il combattait dans la plénitude de son coeur.⁴⁷

Cette scène montrant la spontanéité unanime d'un peuple antifasciste en bataille, suggère que le goût de l'ordre, pour relever la passion lyrique, n'existe pas.

⁴⁷ Ibid., p. 44.



De la même façon, sur le front de Madrid au début d'août 1936, le peuple enthousiaste et fraternel, sans chef et presque sans arme, se bat en face des franquistes qui bombardent, envoient leurs hommes sur la terre préparée; "les pauvres types doivent se faire tuer en ce moment."⁴⁸ Quant aux héros combattifs non anarchistes : Manuel, Ramos, Magnin, Garcia, Scali, ils apprennent durement, par l'expérience et par la réflexion, comment combattre contre des forces fascistes, mais, au moment où disparaît toute contrainte de l'ordre militaire, ne peuvent pas empêcher la pagaille suivie par la déroute des républicains.

La force antifasciste constituée par le peuple fraternel d'employés, d'ouvriers, de paysans, de petits bourgeois, malgré la folie malgré le désordre, entre en action; les poings levés, sont la preuve de l'honneur espagnol. Les mains du peuple, selon Malraux, sont les mains levées dans l'appel et pour le salut fraternel d'une guerre juste et nécessaire. "Quant à ce que nous entendons par la fenêtre, monsieur Magnin, c'est l'Apocalypse de la fraternité, dit Garcia. Elle vous émeut. Je le comprends bien : c'est une des choses les plus émouvantes qu'il y ait sur la terre, et on ne l'y voit pas souvent."⁴⁹ La révolution est pleine de tous les rêves de la vie des hommes, en faveur de la

⁴⁸ Ibid., p.69

⁴⁹ Ibid., p.118

fraternité qui porte l'oeuvre de Malraux à une hauteur où le coeur peut chanter. Mais l'Apocalypse, contre l'ordre et la discipline, nous rappelle sans cesse que le combat doit apporter en même temps l'efficacité combative.

Le désir d'une apocalypse reste moins vivant chez les milices populaires, spontanés en bataille et désordennés que chez les anarchistes qui refusent précisément d'être "bouffés" par toute contrainte disciplinaire. Disciples de l'anarchiste Bakounine pour qui toute soumission à l'autorité corrompt, les anarchistes de l'Espoir condamnent tous les partis politiques, quels qu'ils soient parce qu'ils tendent toujours à l'ascension hiérarchique du chef. Et, une organisation rigoureuse, pour les anarchistes, c'est déjà le contraire de leurs rêves: l'ordre hiérarchique et l'autorité mécanisée font en effet étouffer la spontanéité populaire et la fraternité militante. Le désir de liberté totale, le besoin de fraternité instinctive, tout cela est la revendication du Négus, ouvrier anarchiste des transports de Barcelone : "Vivre comme la vie doit être vécue, dès maintenant, ou décéder."⁵⁰ Et plus, cette même mefiance envers l'autorité injuste a conduit les anarchistes à faire des grèves générales, c'est-à-dire la cessation complète de

⁵⁰ Ibid ., p.200.

tout travail, afin d'entraîner les travailleurs vers leur émancipation. "Nous (les anarchistes), depuis 1934, continue à dire le Négus, nous avons fait sept grèves rien que par solidarité-sans un seul objectif matériel."⁵¹ La grève demeure ainsi le moyen pour créer la tension qui entraînera les masses hors de leur condition désagréable. Dans l'Espagne de 1936, ce moment de guerre ne semble pas autre chose qu'une immense illusion lyrique, une expression spontanée où les anarchistes, en faveur de l'action fraternelle et dure, n'ont plus d'espoir que dans la destruction de la société autoritaire. "Les plus intelligents des anars, pense Garcia, ne se réclamaient pas de la théosophie, mais de Sorel."⁵² Cette référence de Sorel, théoricien de la violence paraît significative: elle suggère que l'apologie de l'action violente, célèbre chez Sorel, a inspiré des traits de caractère des anarchistes, désirant agir violemment malgré le pire et malgré les erreurs.

L'exaltation du combat sanglant, l'affrontement direct de la mort sont, pour les héros anarchistes, le moment sacré où ils trouvent la légende de la fraternité de haut degré accordée à leur désir. Ils exaltent tous ceux qui marchent volontairement à la mort, en cherchant à la posséder et en choisissant le moment et la forme

⁵¹ Ibid .. p.201.

⁵² Ibid., p.208.



héroïque de leur propre mort. Une expression de ce schéma est la marche à la mort, à force de volonté, de Gonzalez, mineur aux Asturies qui, parmi les dynamiteurs attendant les tanks fascistes à Tolède, risque à chaque pas sa vie. Gonzalez, devant les tanks "avance avec les dynamiteurs soulevé par la même marée," par une exaltation fraternelle et dure. En son coeur, sans quitter du regard le tank qui vient vers lui, il chante le chant profond des Asturies."⁵³ C'est aussi, avec l'emploi du temps présent que Malraux, il faut le dire, sait entrer en contact avec une réalité qui est à la fois tragique et merveilleuse : la mort est là, comme une réalité cruelle de la guerre à côté du sentiment émouvant de la fraternité combative. Gonzalez, au moment crucial en face des tanks ennemis, voit à peine ses camarades mais il sent "leur marche souple dans l'aube, leur marche d'hommes."⁵⁴ C'est par cette indication sensorielle que s'exprime la fraternité muette de tous; c'est elle, créatrice d'une atmosphère d'acharnement extraordinaire, qui est exactement celle que Malraux veut créer tout au long de son livre.

Une des expressions les plus caractéristiques à propos de "l'exaltation fraternelle et dure" des anarchistes, c'est la fascination de la mort qui pousse Puig, un des chefs anarchistes de Barcelone, à "l'attentat-suicide." Des le début, le dix-neuf juillet 1936,

⁵³ Ibid., p.233.

⁵⁴ Ibid.

précisément dans une lutte contre les troupes insurgés marchant sur le centre de Barcelone, Puig attaque deux canons fascistes, disposés dans l'avenue par les ennemis, en fonçant dessus en voiture-seule façon de les bousculer. Penché en avant, Puig écrase l'accélérateur comme s'il voulait "enfoncez le plancher de l'auto pour atteindre ses copains de l'autre côté des canons."⁵⁵ Le même jour, quelques pages plus loin, Puig, avec un autre anarchiste militant-le Négus-conduit selon la même méthode un camion, à toute vitesse, contre une barricade fasciste isolée. Il est tué, cette fois, faisant un sacrifice et saisissant la minute où il meurt comme un moment sacré pour l'accomplissement de son acte violent.

Dans le dur univers des anarchistes, violents jusqu'à la mort, le climat de fraternité éveille plutôt comme une sorte de passion lyrique ou la frénésie et la fraternité se rejoignent inextricablement. Du geste simple des militants ouvriers, courant ensemble vers les mitrailleuses ennemies, à la communion dans l'apologie de l'action violente jusqu'au sacrifice de la vie des extrémistes, la fraternité atteint son sommet au moment où ils meurent pour la liberté parmi leurs semblables, comme chacun de leurs hommes couchés. Ces martyres qui compromettent l'action sanglante n'ont pas tort de croire ou de rêver; ce qu'il y a d'admirable en Puig, par exemple,

⁵⁵ Ibid., p.32.

c'est son goût d'émancipation des opprimés, des misérables d'Espagne. Par ailleurs, le groupe anarchiste découvre que des servitudes communes et des dangers en courus ne suffisent pas à créer une véritable fraternité avec les compagnons de lutte d'autres sectes que les leurs. C'est seulement au milieu de cette solidarité agissante qu'apparaissent les liens immédiats entre ceux qui désirent la discipline révolutionnaire et ceux, tout au contraire, qui n'en comprennent pas la nécessité—les communistes et les anarchistes en particulier. Les véritables liens fraternels qui s'établissent ainsi parmi les anarchistes demeurent fermes et vivants non seulement grâce à la nécessité de la lutte commune mais aussi et surtout à l'amitié partagée, faite de confiance sentimentale et de souvenirs. Regardez encore Puig: il a attaqué et pris, au printemps de 1934 lors d'une grande grève ouvrière que l'Espagne a connu, des camions qui transportaient l'or de la banque espagnole, pour aider les grévistes et les opprimés; c'est ce qui, sûrement, rend profonds les rapports des anarchistes, liés entre eux par une solide expérience. A aucun d'eux, Malraux ne reproche pas la volonté d'entrer en action mais les héros anarchistes ne savent pas se lier véritablement à une communauté avec les hommes d'autre race et de prolonger leur rêves vers l'avenir. Contre l'ordre et la discipline, l'action anarchiste s'achemine vers l'échec.

Les anarchistes et tous les extrémistes sont braves, Malraux nous le dit, mais pour beaucoup d'entre

eux, une soif de la mort les domine; ils meurent en effet quand ils se sont jetés dans des entreprises violentes, ou ont été gravement blessés. Ce goût fatal du sacrifice demeure alors un état de rêve auquel les anarchistes veulent aspirer à tel point qu'ils pensent qu'il fait "beau sur le corps allongé et sur le sang" et "que l'héroïsme qui n'est que l'imitation de l'héroïsme ne mène à rien."⁵⁶ Pour les meilleurs des anarchistes, la mort est une fraternité et elle peut devenir une émancipation : devant elle, l'homme est vraiment libre de toute servitude, s'il a le courage de l'affronter; aussi est-elle le sommet de la gloire parce que "si nous (les anarchistes) sommes écrasés ici à Madrid, dit le Négus, les hommes auront un jour vécu avec leur coeur. Ils sont libres. Ils ne l'avaient jamais été."⁵⁷ Mourrir pourrait être un acte exalté; cependant, "la mort ne doit pas se transformer en passion,"⁵⁸ écrit Jean-Marie Domenach des personnages extrémistes de Malraux et c'est cette passion lyrique-la mort en cours de lutte est leur salut-que l'auteur de l'Espoir s'en éloigne de plus en plus. Pour les héros anarchistes, la mort courageusement affrontée justifie tout:

Ils (les anarchistes) sont prêts aux pires erreurs, pourvu qu'ils les payent de leur

⁵⁶ Ibid., p.30

⁵⁷ Ibid., p. 199.

⁵⁸ Domenach. Le Retour du Tragique, p. 187.

vie. Ils sont saouls d'une fraternité dont ils savent qu'elle ne peut pas durer comme ça. Et ils sont prêts à mourir après quelques jours d'exaltation-ou de vengeance, suivant le cas,-où les hommes auront vécu selon leurs rêves.⁵⁰

Leur soif de la mort se limite donc dans l'acte de fraternité à l'exercice de l'apocalypse qui n'a pas de futur et demeure certainement une défaite: le désordre apocalyptique chez les anarchistes devient impuissant devant les techniques disciplinés de guerre des fascistes.

Malraux ne cesse pas de nous dire tristement dans l'Espoir que l'Apocalypse révolutionnaire de fraternité des anarchistes, luttant dans "l'héroïsme fou."⁵⁰ n'est pas organisée. Des le début du livre, lors d'un premier combat des anarchistes de Barcelone contre les troupes insurgés, Puig, à côté de ses hommes, combat héroïquement mais sa modeste expérience suffit à faire croire que les assaillants anarchistes n'ont "ni coordination ni objectifs déterminés."⁵¹ Lui qui estime que "l'audace et le caractère" suffisent, se rend bien compte que le combat de ses camarades anarchistes est héroïque mais inefficace, et subitement admet qu'il ne s'agit plus "de donner des

⁵⁰ Malraux, L'Espoir., p.207.

⁵⁰ Lacouture, André Malraux: Une vie dans le siècle, p.237.

⁵¹ Malraux, L'Espoir., p. 30.



exemples mais d'être vainqueur."⁶² C'est dans le combat du colonel Ximénès et de ses hommes, disciplinés et fraternels, tout en luttant avec précision; que l'hôtel Colon est pris en dix minutes. Pour ce colonel de la Garde Civile de Barcelene, Ximénès, resté fidèle à la République, l'attaque des anarchistes paraît bonne mais malheureusement, ils ne savent pas combattre. Et, d'ailleurs, c'est particulièrement à Tolède qu'à lieu ce que Malraux appelle dans son livre l'"exercice de l'Apocalypse"; on constate que l'apocalypse révolutionnaire n'est qu'une débacle : absence de commandement stratégique et de tout plan d'attaque efficace, paralysée par la présence des otages républicains ainsique par la ruse de guerre de Moscardo, général franquiste qui refuse de libérer les otages innocents après la tentative d'armistice des antifascistes. Pour Malraux, Tolède reste "le symbole caricatural de l'illusion lyrique de l'horrible impuissance d'une masse inorganisée."⁶³ qui s'achemine vers la panique dans la dernière semaine de septembre.

Cependant, l'apocalyspe révolutionnaire de l'Espoir n'est pas complètement négative, malgré la pagaille anarchiste; on sent constamment à l'intérieur du roman la thèse de Malraux, le fait qu'il admire dans la fraternité combative. Et quels que soient l'intensité des erreurs

⁶² Ibid., p.33

⁶³ Lacouture, André Malraux. Une vie dans le siècle p.237.

commises, il ne s'agit pas de refuser la vérité des anarchistes qu'ils tendent si souvent à sacraliser l'action héroïque, raison pour laquelle ils se joignent alors à leurs semblables. Malraux lui-même caricature les anarchistes: dans le dur univers des extrémistes, que Malraux voit comme "l'exercice de l'Apocalypse," il préfère illustrer le climat fraternel parmi les anarchistes; cette "fraternité dans un sursaut sans lendemain."⁶⁴ paraît même, semble-t-il, grandiose.

L'auteur de l'Espoir essaie d'exagérer, pourrait-on penser, la fraternité à l'intérieur du groupe anarchiste : plutôt la mort que de faire étouffer la spontanéité populaire et la fraternité militante, comme les anarchistes consentaient entièrement à la mort. Et, très fréquemment, Malraux insiste sur la folie furieuse des anarchistes qui rend alors sensible la conception que l'auteur se fait de leur mort: elle n'est pas seulement l'affirmation de l'héroïsme, elle en est la négation; surtout, elle est horrible. L'anarchiste malrucien meurt en effet dans une atmosphère affreuse dans une situation extrême: il est fusillé, brûlé vif dans le volant d'un camion, haché par des mitrailleuses et déchiqueté par une bombe. Pour le romancier, même cette dérision de la fraternité par la folie, peut porter atteinte à la dignité humaine ; on le sent ainsi. Bien que la folie et la pagaille anarchiste fassent disparaître provisoirement

⁶⁴ Sud. André Malraux : Fraternité et Fertilité

(Revue Trimestrielle, Marseille, 1977). p.30.

l'atmosphère fraternelle, substituée par le mépris de soi et de tous les autres, parmi les combattants quelconques, les fuyards particulièrement, la fraternité anarchiste ne perd pas sa puissance parmi les héros extrémistes, comme Puig, Gonzalez et le Négus. Or, la fraternité et le négatif-l'action violente-sont deux composantes essentielles du monde des "anars" que Malraux parvient à écrire avec tant de puissance. Le style de Malraux, à propos de la fraternité anarchiste, paraît en effet inséparable de la vérité des anarchistes qui exaltent tantôt le salut fraternel tantôt l'action sanglante et dure face à la mort. Dans les dialogues, particulièrement nombreux dans les scènes de réflexion, les pensées frappent comme les traits des "anars", vives et violentes, ils parlent comme s'ils avaient le monopole de la fraternité et aussi de l'honnêteté. En une seule scène l'anarchiste Sils, dit le Négus, explique très vite, en gesticulant, ce qu'il reproche aux communistes et ce qu'il désire : "Les partis sont faits pour les hommes, par les hommes pour les partis. Nous (les anarchistes) ne voulons faire ni un Etat, ni une église, ni une armée. Des hommes."⁶⁵ Ces mots les plus simples, le rythme de ses phrases courtes suffisent à Malraux pour saisir toutes les raisons importantes qu'exaltent les anarchistes : la foi dans la fraternité sans limite. Certaine exagération est de loin en loin perceptible ; le Négus, meneur anarchiste,

⁶⁵ Malraux, L'Espoir p.202

dit sans balbutier, avec conviction, avec ses lèvres ces simples mots-des hommes-comme si son expérience la plus violente, la plus sanglante faisait vivre dans son coeur l'humanité la plus sûre. Dans les dialogues, comme cela est normal, les formules sont moins lyriques; mais ils sont denses et presque toujours avec des répliques de ton violent. Le style, partout, quoi que les discussions soient souvent abstraites, marquées par des sujets intellectuels, ne s'éloigne pas de la réalité: en discussion passionnée, les anarchistes gardent la spontanéité de la réponse, refusant d'être jugés sur les événements.

Le récit, par ailleurs, laisse toujours plus de liberté à Malraux, qui s'efforce d'abord à la description précise et claire, l'émotion naissant des faits eux-mêmes. Voici le moment de l'attaque des anarchistes, en face des fascistes de Barcelone, luttant à côté de leurs frères d'armes, de frères actifs comme eux, acceptant le même destin, tout en se compromettant ensemble dans l'action risquée..

Ils (les anarchistes) avançaient au milieu de la chaussée, encadrant la troupe, précédés de patrouilles de protection sur les trottoirs; à chaque coin, les patrouilles tiraient dans la profondeur de la rue avant de passer.

(... .) Le Négus revint vers ses copains. Ils coururent, sans bruit: presque tous portaient

des espadrilles. Ils s'embusquèrent sous les portes d'une rue perpendiculaire au Diagonal : quartier riche, belles portes profondes. Les arbres du boulevard étaient des buissons d'oiseaux. Chacun voyait en face de lui, de l'autre côté de la rue, un camarade immobile, .. révolver au bout du bras.⁶⁶

Et, parfois, c'est aussi, avec un lyrisme dépouillé, que Malraux, il faut le dire, donne à sa prose la richesse sensuelle avec pourtant la présence des choses les plus simples. A Tolède, devant les tanks fascistes, il y a le point de vue de Gonzalez en particulier, dynamiteur anarchiste; la fraternité apparaissant comme la merveille d'un envers de la réalité inhumaine de la guerre :

Pepe vient de se planquer. Gonzalez s'allonge. Le tank est à quatre cents mètres, et il ne voit pas sur les herbes en silhouette devant ses yeux : des graminées, ces épis d'herbe qu'enfant il faisait grimper dans les manches des copains, une sorte d'avoine sauvage et une marguerite, sur une haute tige; déjà les fourmis s'y baladent. Aussi une minuscule araignée. Des êtres vivent ainsi, au ras de terre, dans cette palmeraie d'herbes, loin de la vie et de la guerre.

⁶⁶ Ibid., p.24

Derrière deux fourmis très occupées arrive de toute sa vitesse la tache grondante et secouée du tank oblique.⁶⁷

La force de Malraux, c'est peut-être, au cours de l'alliance entre l'engagement fraternel le plus intense de l'homme et son univers familial, se manifestant comme l'apaisement de toute agitation, une aptitude à donner à son style une expression exaltée du sentiment du personnage. C'est toujours avec une netteté qu'il vise, mais qu'il ouvre alors à l'émotion et à l'imagination. En ce cas ci-dessous, l'auteur arrive à montrer l'alliance entre des êtres et des choses-celle de Gonzalez et la sérénité d'Espagne-comme si la fraternité couteuse allait rester vivante dans les lendemains de paix. Les ornements de style sont violemment négligés. La fraternité se précise en même temps que les mots mais on sent parfois que la phrase va plus vite à l'essentiel. Lorsque l'anarchiste Puig est au centre de Barcelone, au moment crucial d'une attaque sérieuse contre les troupes insurgées, il entend un haut-parleur annoncer que l'aviation républicaine a rejoint les défenseurs populaires antifascistes pour la liberté d'Espagne. Malraux écrit : "Tant mieux, mais où! Une fois de plus, de toutes les rues opposées à l'hôpital partirent des anarchistes, des socialistes, des petits

⁶⁷ Ibid., pp.233-234.

bourgeois en col raide, quelques groupes paysans."⁶⁸

La dernière image, celle de Puig, est supprimé ainsi que les mots " tant mieux, mais où," réaction du haut-parleur, deviennent très courts. La description devant l'image de l'unanimité d'un peuple en bataille enlève l'image bien temporaire-l'annonce d'une nouvelle de guerre-pour renforcer l'essentiel: la fraternité des milliers d'hommes. Aussi, assez rarement, on trouve que, pour exprimer la force d'une collectivité fraternelle, les mots utilisés paraissent très positifs, presque optimistes. L'exemple parait net chez Hernandez, révolutionnaire non anarchiste, mais classé dans la même catégorie des "anars" dans la mesure où la révolution est pour lui la façon de réaliser ses désirs lyriques personnels. Hernandez, dans une action efficace, avec la présence de quelques miliciens héroïques contre les fascistes à Tolède, parvient à oublier sa solitude et son malheur : étant accusé par ses camarades d'avoir envoyé la lettre du général fasciste à sa femme malade. Pour exprimer la force de la fraternité combative qui fait disparaître momentanément le malheur d'Hernandez, l'auteur de l'Espoir écrit : "Hernandez ne pensait à rien, serrait sa mitrailleuse contre son épaule, et était heureux avec plénitude."⁶⁹ Sans-doute, les mots utilisés "heureux avec plénitude" paraissent-ils trop forts pour décrire Hernandez acceptant tout d'abord de combattre" avec la même

⁶⁸ Ibid., p.33.

⁶⁹ Ibid., p.245.



indifférence désespérée."⁷⁰

Nous pouvons donc résumer qu'avec un lyrisme depouillé: description précise et claire mais avec des sentiments, la fraternité des combattants de "l'illusion lyrique", des anarchistes en particulier, ne paraît pas si dérisoire, semble-t-il. Si au contraire Malraux attribue à ses personnages des descriptions ornementales de style, c'est-à-dire l'amplification de verbes ou d'adverbes, noms ou adjectifs, il s'éloigne de la vraisemblance et risque souvent d'exagérer. On peut dire que l'expérience fraternelle des anarchistes est leur élément positif alors que l'idéologie apocalyptique est leur élément négatif mais le pire, c'est que l'élan de la fraternité est difficilement séparé de leur illusion ce que l'auteur appelle "l'Appocalypse de la fraternité." D'un côté, c'est la fraternité à l'intérieur du groupe extrémiste, mais de l'autre, la méfiance éveille chez les autres groupes héroïques envers les "anars" qui causent justement le manque de coopération véritable, se changent en défaite de Tolède en septembre 1936, et surtout à la fin de la guerre d'Espagne. La panique contribue alors à rallier Malraux, pour un temps, aux dures disciplines communistes, au moment où Staline accorde son soutien au mouvement populaire espagnol. Le grand révolutionnaire tel Garcia, le savant, se rend bien compte que l'élan de

⁷⁰ Ibid., p.242.

la fraternité demeure inséparable à la lutte commune mais ressent la nécessité à adhérer, à cet égard, à l'efficacité communiste. Transformer la ferveur révolutionnaire en discipline révolutionnaire, tel est le problème qui anime tout l'Espoir: l'organisation enfermera les hommes dans le mécanisme de son ordre militaire rigoureux.

Pour moi, monsieur Magnin, la question est tout bonnement: une action populaire, comme celle-ci, -ou une révolution-ou même une insurrection-ne maintient sa victoire que par une technique opposée aux moyens qui la lui ont donnée. Et parfois même aux sentiments. Réfléchissez-y, en fonction de votre propre expérience. Car je doute que vous fondiez votre escadrille sur la seule fraternité.⁷¹

Nous touchons là, inévitablement à une étape nouvelle de la guerre dans une perspective stalinienne : la nécessité d'une organisation mécanisée finit par écarter la révolution de son but, et par pourrir terriblement la fraternité militante. Mais la pression de la guerre qui est une guerre technique, fait que même les personnages non communistes-tels Garcia et Magnin dont les valeurs profondes ne sont pas celles de l'ordre hiérarchique et du fanatisme discipliné, se soumettent aux disciplines

⁷¹ Malraux, L'Espoir ., p.119

sévères. Écoutons encore Garcia, celui que comprend la situation et qui, comme d'habitude, sait l'expliquer raisonnablement :

L'action ne se pense qu'en termes d'action.

Il n'y a de pensée politique que dans la comparaison d'une chose concrète avec une autre chose concrète, d'une possibilité avec une autre possibilité. Les nôtres, ou Franco-une organisation ou une autre organisation- : pas une organisation contre un désir, un rêve ou une apocalypse.⁷²

C'est, en tous cas, une opposition entre les exigences intérieures de tout ce qui est spontanément humain et les nécessités inéluctables de l'organisation. Et c'est ainsi que les hommes de "l'illusion lyrique" paraissent-ils aux combattants disciplinés comme travaillant sans perspective, se compromettant pour ne remporter des victoires que de hasard. Inversement, la stratégie rigoureuse risquera souvent de créer une intoxication. La fonction des antifascistes, c'est alors d'organiser l'Apocalypse. Il s'agit à "l'inefficacité militaire de cette fête de fraternité "condamnée" à être écrasée ou à se transformer en organisation efficace."⁷³

⁷² Ibid., p. 213.

⁷³ Michel Raimond, Le Signe des Temps (Paris : Société d'édition d'enseignement supérieur, p.1976) p.222